

A large, dark silhouette of a man's head and shoulders is centered in the upper half of the cover. The background behind the silhouette is a textured, purple-to-black gradient. The man's head is tilted slightly to the right, and his hair is visible. The overall mood is artistic and mysterious.

Victor Jestin  
L'HOMME  
QUI DANSE

“Un jeune talent éblouissant.”

FRANCE INTER



L'homme qui danse

## DU MÊME AUTEUR

*La Chaleur*, Flammarion, 2019 (prix de la Vocation, prix Femina des lycéens, prix Ouest, prix littéraire des lycéens des Pays de la Loire) ; *J'ai lu*, 2020.

# VICTOR JESTIN

L'homme qui danse

---

ROMAN



© Flammarion, 2022

---

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

---

*J'aimerais aimer aimer.*

Fernando PESSOA,  
*Fragments d'un voyage immobile*



Au petit matin les boîtes de nuit trahissent. Elles révèlent d'un coup la laideur et la saleté. Les lumières s'allument, la musique s'éteint ; l'air sent la sueur et l'usine, le sol colle, le palmier est en plastique. Il y a des murs et un plafond, la pièce a des dimensions. Pire, tout le monde s'en va. Restent les plus saouls, les plus désespérés, comme des enfants qui refusent d'aller au lit. Le videur les chasse. La fête est finie. Il n'y a plus que le bâtiment vide, et moi, oublié sur la banquette du fond.

Les yeux me piquent d'avoir pleuré, mon crâne est chaud, mon corps allongé sur le côté, la tête contre le cuir. Je ne sais pas à quelle heure je me suis endormi. Ce devait être triste et drôle. J'aurai bientôt quarante ans, c'est vieux pour ici, c'est presque mort. Je suis périmé. Il est temps de partir. Mais je ne sais pas où aller.

J'entends le barman qui lave ses verres. Il ne me voit pas. Tout va bien. Je peux gagner du temps. Je peux même, en regardant la piste et en plissant les yeux, imaginer des gens dessus, la foule qui danse, la nuit qui continue, encore un peu.

## GUY

1990

La première fois que je suis venu ici, j'avais dix ans.

Je me souviens, j'étais assis sur mon banc dans la cour de récré, les pieds dans le vide, seul comme un nouveau, mais je n'étais pas nouveau, c'était la même école et les mêmes gens depuis le CP. Ils jouaient au foot à un mètre de moi. Pour qu'ils me prennent dans une équipe, n'importe laquelle, je les regardais en souriant.

C'est alors qu'Anthony est venu me parler.

— Dimanche je fais mon goûter d'anniversaire dans un endroit spécial. Il faut qu'on soit autant de garçons que de filles et il y en a un qui peut pas venir, est-ce que tu veux le remplacer ?

Sa proposition m'a touché.

— D'accord.

Il m'a donné une enveloppe bleue puis il est reparti jouer.

Mes parents n'étaient pas habitués à m'emmener à des goûters d'anniversaire. Il y en avait eu déjà quelques-uns, mais toujours des invitations d'amis de la famille ou de voisins. Celle d'Anthony était plus authentique. Quand je leur ai montré l'enveloppe, ils m'ont félicité comme si c'était mon anniversaire à moi. Le dimanche à quinze heures, nous nous sommes donc rendus au point de rendez-vous. C'était un parking au centre duquel trônait un grand bâtiment jaune et rectangulaire qui ressemblait à un container. Les invités étaient rassemblés devant. L'oncle d'Anthony nous a accueillis. Il s'appelait Guy. Blond, musclé, bronzé, il avait l'air d'un maître nageur ou d'un animateur de camping. Il nous a expliqué fièrement que le bâtiment s'appelait La Plage et qu'il en était le propriétaire. Il s'agissait d'une « boîte de nuit ». Je ne savais pas ce que c'était. Mes parents en revanche ont paru troublés. Ils m'ont demandé si j'étais d'accord pour y aller, j'ai dit oui pour ne rien compliquer et ils m'ont laissé avec Guy, qui m'a fait rejoindre les autres. J'en connaissais la plupart, ils étaient dans ma classe. J'ai voulu leur dire bonjour mais Guy a tapé dans ses mains :

Alors les terreurs, vous voulez voir comment c'est à l'intérieur ?

Tout le monde a crié « Oui ! ». Je l'ai dit aussi, à voix plus basse, et nous sommes entrés.

Nous avons cheminé en file dans un couloir sombre. Il y avait une odeur de peinture et de

poussière, de travaux pas finis. Guy a ouvert une deuxième porte et nous avons débouché dans une grande pièce vide, une sorte de salle polyvalente éclairée par des néons. Des tables et des chaises étaient disposées le long des murs. L'espace semblait avoir été dégagé pour que quelque chose s'y passe.

— Vous voulez danser ?!

Tout le monde a encore crié « Oui ! ». J'ai voulu le faire aussi mais cette fois rien n'est sorti. À partir de là, les événements m'ont dépassé. Guy s'est installé à une table sur laquelle était posée une machine reliée à des fils électriques. Il a appuyé sur un bouton et les lumières se sont éteintes, remplacées par une boule à facettes multicolore suspendue au plafond. L'ambiance s'est tendue d'un coup. Nous sommes tous devenus plus beaux.

— Les garçons d'un côté, les filles de l'autre. Quand je mets la musique, les garçons, vous invitez une fille à danser !

Les deux groupes se sont alignés. Pris de court, j'ai suivi. En quelques secondes je me suis retrouvé face aux filles, séparé d'elles et du même coup sommé de les rejoindre.

Madonna – *Like a Prayer*

Personne n'a bougé.

— Allez, les garçons, un peu de courage !

Anthony a fini par se décider. Il a traversé la piste vers une fille. Les autres ont suivi, les duos se sont formés. La musique est montée

d'un cran, et alors d'un même élan, comme si tous avaient répété, ils ont commencé à danser. Leurs bras et leurs jambes se sont mis à enchaîner des mouvements, débordant d'idées, tournoyant par paires sur le sol soudain mouvant lui aussi, parcouru de ronds de lumière. Je me suis retrouvé seul, à ce détail près qu'en face de moi se tenait une fille plus seule encore, la restante, Aurélie. Elle avait gardé son pull par-dessus sa robe. Dépassant à partir des genoux, ses jambes subitement fines la faisaient ressembler à un flamant rose. Elle me regardait d'un air apeuré ; craignait-elle que je l'invite, ou que je ne l'invite pas ?

— Manque plus que toi ! m'a crié Guy.

J'ai voulu me lancer mais je suis resté bloqué. L'espace était devenu vaseux. J'étais englué. J'ai réessayé à plusieurs reprises, de toutes mes forces, de toute ma bonne volonté, mais à chaque fois quelque chose en moi se ravisait, comme si j'hésitais au bord d'un plongoir.

Guy a quitté sa table pour venir me voir. La musique a continué sans lui, les autres aussi. Tout avait l'air automatique.

— Alors, Arthur, tu ne veux pas danser ?

— C'est pas ça...

— Tu n'as pas envie de danser avec elle ?

— C'est pas ça...

— Tu as peur du regard des autres ?

— C'est pas ça...

— C'est quoi, alors ?

J'ai cherché les mots pour expliquer.

— Je suis bloqué.

— Mais non, tu n'es pas bloqué.

— Je vous jure que si.

— Donne-moi ta main.

Il a pris ma main et m'a emmené vers Aurélie. Je sentais mes pieds râper le sol comme une armoire tirée sur le parquet, et pourtant je marchais, un pas après l'autre.

— Tu vois, tu n'étais pas bloqué.

Il m'a lâché devant Aurélie.

— Maintenant, invite-la.

Elle regardait ses chaussures et je regardais les miennes.

— Invite-la, tu vois bien qu'elle est gênée.

Je le voyais et j'en étais désolé. Je n'avais rien contre elle. J'aurais fait sa connaissance avec plaisir dans d'autres circonstances. Simplement, je n'arrivais pas à danser. Mais il le fallait. Les autres me regardaient. La honte montait en moi. J'étais malpoli, je gâchais la fête. On ne me réinviterait pas.

Je suis parvenu à lever une main et à la maintenir quelques secondes à mi-hauteur, entre Aurélie et moi. Elle l'a saisie d'un coup. Je l'ai serrée. Nous étions accrochés.

— Et maintenant, fais-la danser.

Je ne savais pas comment faire. On ne m'avait jamais montré. Il me manquait une impulsion pour démarrer. Chaque idée de mouvement portait en elle toutes celles auxquelles il fallait

renoncer. J'ai essayé plusieurs fois, comme une voiture qui cale. Mes efforts étaient invisibles. On pouvait croire que je faisais un caprice.

Mais enfin, c'est pas si compliqué ! Il suffit de se lâcher ! Regarde !

Et Guy a commencé à danser, levant ses cuisses l'une après l'autre, claquant des doigts avec un grand sourire. Je l'ai trouvé moche. Il voulait que je danse, ça l'obsédait. Que se passerait-il si je continuais à désobéir ? Se mettrait-il à crier ? Moi, je pouvais pleurer. Je n'avais plus que ça pour me faire entendre, on me laisserait tranquille à cette seule condition. Mais ça ne venait pas. Ma colère prenait toute la place.

J'ai lâché la main d'Aurélié.

— Bon, a soupiré Guy, ça suffit. Ici c'est une boîte de nuit, c'est fait pour danser. Tu imagines si tout le monde faisait comme toi ? Danse avec moi, je vais te montrer.

Il m'a attrapé la main, sèchement. Soudain j'ai crié « Non ! », et avec mon autre main j'ai tapé sur la sienne. Le bruit a résonné. Je l'ai regardé en serrant les dents et vraiment cru qu'il allait hurler. Au lieu de ça, il m'a donné une claque, une grande claque qui a résonné en retour et mis ma joue en feu. Mes larmes sont sorties. Guy s'est pris la tête dans les mains en gémissant. Les autres se sont figés. Seules la musique et la lumière ont continué, comme pour insister encore : allez, Arthur, rien qu'un petit pas, le reste suivra...

## VINCENT

1998

Ça a recommencé huit ans plus tard.

— Les mecs, on va en boîte ?

Je fumais sur le canapé chez Vincent, avec deux autres garçons dont je ne me souviens pas, des figurants. Je me souviens de Vincent. Il était imposant, vêtu toujours de T-shirts blancs et de jeans sales, parfois sentant fort, mais son odeur même jouait pour lui, façonnait comme tous ses gestes une virilité mûre avant la nôtre, un corps d'homme. Il était droitier mais fumait de la main gauche. J'aimais cette manière qu'il avait de chercher son briquet dans sa poche, une cigarette à la bouche, de l'allumer tête inclinée, de ponctuer ses phrases par une longue latte qui nous laissait suspendus à ses lèvres, de jeter enfin son mégot pour signaler la fin de la conversation. Assis à côté de lui, une fesse dans le vide, je me concentrais pour ne pas crapoter,

bien inhaler comme aux répétitions dans ma chambre. J'en espérais un peu de plaisir, rien qu'un peu pour qu'il se voie sur mon visage, mais c'était immonde, un goût de poussière et de mort qui me brûlait jusqu'aux larmes. Je disais que j'étais allergique au canapé. J'aurais tout fait pour rester là, dans le nuage commun, en sursis. En vérité, je n'étais qu'à moitié leur ami. J'étais une option, une pièce rapportée, greffée à la bande par la force du temps, à l'usure, le genre d'ami dont la présence et l'absence pèsent le même poids négligeable.

— On va en boîte, ou quoi ? a répété Vincent.

J'ai continué à faire comme si je n'entendais pas, en attendant que les autres refusent pour moi.

— Pourquoi est-ce qu'on irait en boîte ?

— J'en ai marre des soirées ici. Je préfère quand y a plein de gens.

— On va se faire recaler là-bas.

— Non, j'y suis déjà allé une fois avec des potes de mon frère, ils ont pas regardé ma carte d'identité.

— De toute façon, j'ai pas envie de danser.

— Moi non plus j'ai pas envie de danser. On s'en fout de danser. On danse pas pour danser, on danse pour choper.

*Choper*, le mot me donnait la nausée. Dans leur langage, ça voulait dire embrasser. Depuis quelque temps ce sujet les accaparait. C'était monté doucement, dès le début du lycée : leur corps s'était épaissi, leur voix avait mué ; leurs

regards, peu à peu, s'étaient fixés sur les filles, descendant d'un même mouvement sur leurs seins, leurs jambes, leurs fesses devenues des culs, comme ils disaient, et je le répétais en rougissant. Je n'étais pas prêt pour ça. J'avais encore ma gueule d'enfant.

— Allez, a insisté Vincent, je sens que là-bas Arthur pourrait y arriver.

Ils ont rigolé, moi aussi, le visage crispé. Vincent voulait toujours que je chope. À chaque soirée il me cherchait un coup. C'était pour lui une véritable activité, bénévole, caritative, humanitaire. Mon cas le préoccupait. Je n'avais jamais embrassé. Même pas un petit smack ni un bisou caché dans la cour de récré. Pendant que les autres pensaient déjà à coucher, je piétinais à ce stade, comme bloqué sur la première case d'un jeu de société. Il faudrait bien que j'avance un jour, au moins pour qu'ils arrêtent de rire.

— Je suis partant, ai-je dit soudain, piqué de courage.

Avant de se mettre en route, les deux autres ont dû utiliser le téléphone pour demander la permission. Ils nous enviaient, Vincent et moi, d'être plus libres qu'eux. Nos parents ne nous empêchaient jamais de sortir, pour des raisons différentes : les siens parce qu'ils étaient souvent absents, les miens parce que tout signe de socialisation était une bonne nouvelle, une petite victoire sur ma solitude.

Plusieurs rigolent. Je cherche quelque chose de gentil à dire.

— Ça ne me dérangerait pas.

— Il est chaud, le petit jeune...

— Alors là, dit Sylvie, je te prends au mot.

Elle éteint le son de la télé et se penche sur son portable. J'ai le cœur haussé.

— Qu'est-ce que je vais mettre... Quelque chose de pas trop hard, je suis un peu rouillée... Ah, j'ai une idée marrante.

Elle lance un morceau rock et disco. Je le reconnais : c'est *I Wanna Dance With Somebody*, de Whitney Houston. Mes parents l'écoutaient parfois en faisant la cuisine, je m'en souviens, je tapais timidement dans mes mains, assis sur le canapé, les pieds dans le vide. Sylvie contourne le comptoir et me tend le bras au moment du refrain : *Oh, I wanna dance with somebody... I wanna feel the heat with somebody... Yeah, I wanna dance with somebody... With somebody who loves me...*

J'hésite à prendre sa main. Je n'ai jamais dansé le matin. Il faut essayer. Quand on y pense, il n'y a pas d'heure pour ça. Je me lève. Elle m'entraîne au centre du bar. Son corps est chaud. Il se détend doucement contre le mien. C'est tout. Je suis bien. Je ne suis pas seul. On n'est jamais seul, quand on danse avec quelqu'un.



---

14108

*Composition*  
FACOMPO

*Achevé d'imprimer à Barcelone  
par CPI Black Print  
le 5 mai 2024.*

Dépôt légal: mai 2024  
EAN 9782290384220  
OTP L21EPLN003408-551706

ÉDITIONS J'AI LU  
82, rue Saint-Lazare, 75009 Paris

Diffusion France et étranger: Flammarion